

**CRITIQUE VIDÉO**  
 Juliette Ruer livre sa critique du film  
 Coco avant Chanel sur [cyberpresse.ca/chanel](http://cyberpresse.ca/chanel)

**VIDÉO**  
 Visionnez la bande-annonce du nouveau film  
 de Michael Moore sur [cyberpresse.ca/capitalism](http://cyberpresse.ca/capitalism)

**BLOGUE**  
 Marc-André Lussier parle du film Hommes  
 à louer sur [cyberpresse.ca/lussier](http://cyberpresse.ca/lussier)

# CINÉMA

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹



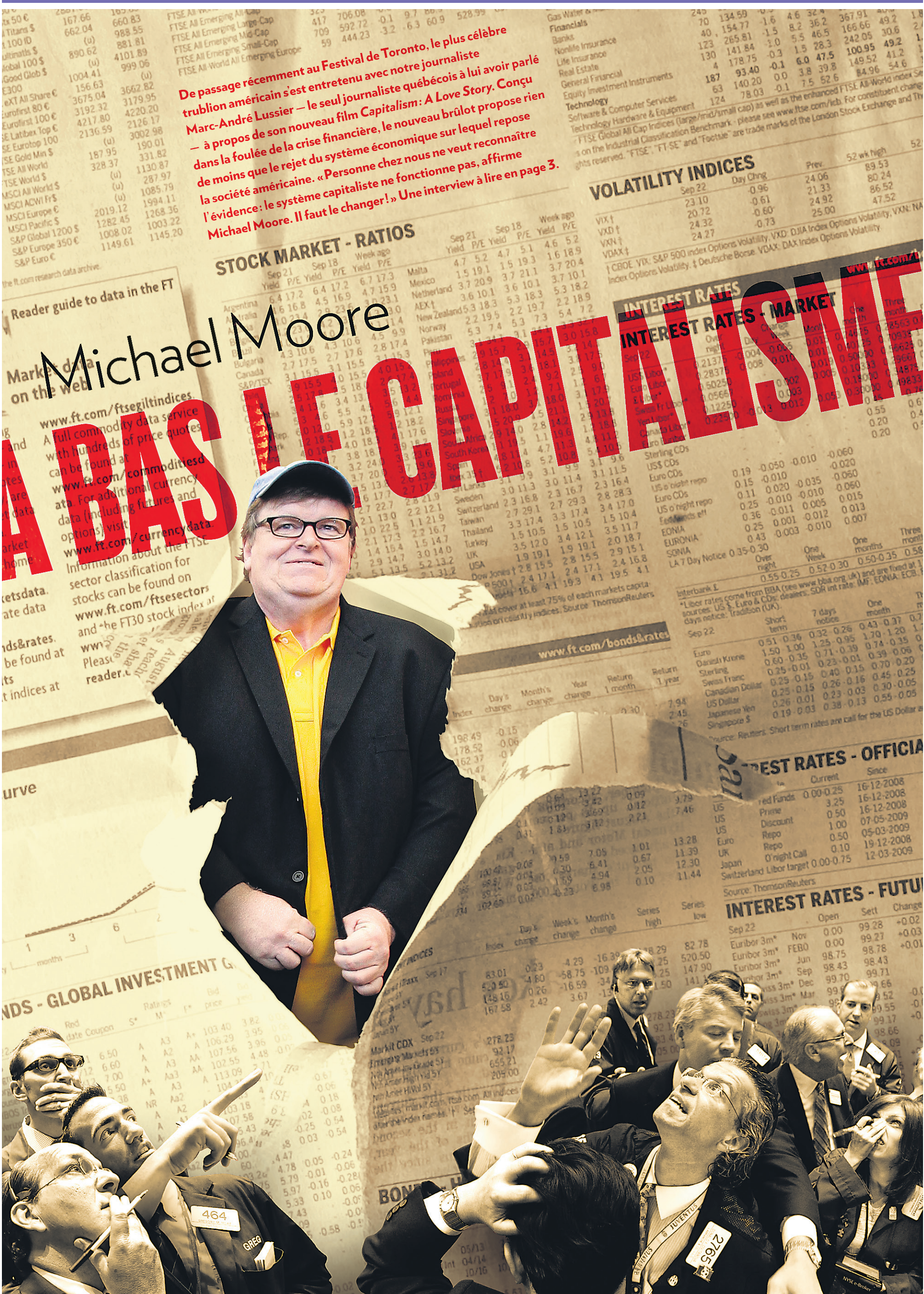
## NOS CRITIQUES

Hommes à louer	★★★★	PAGE 12
Coco avant Chanel	★★★	PAGE 7
Fame	★★★	PAGE 7
Surrogates	★★★	PAGE 8
You Might As Well Live	★★★	PAGE 8
Pandorum	★★	PAGE 9
Trailer Park Boys	★½	PAGE 9

**WHIP IT**  
 ÇA ROULE POUR  
 DREW BARRYMORE  
 PAGE 2

**BRIGHT STAR**  
 LA LEÇON DE POÉSIE  
 DE JANE CAMPION  
 PAGE 6

**De passage récemment au Festival de Toronto, le plus célèbre trublion américain s'est entretenu avec notre journaliste Marc-André Lussier — le seul journaliste québécois à lui avoir parlé — à propos de son nouveau film Capitalism: A Love Story. Conçu dans la foulée de la crise financière, le nouveau brûlot propose rien de moins que le rejet du système économique sur lequel repose la société américaine. « Personne chez nous ne veut reconnaître l'évidence: le système capitaliste ne fonctionne pas, affirme Michael Moore. Il faut le changer! » Une interview à lire en page 3.**



PHOTOMONTAGE LA PRESSE

Toutes les grandes marques  
 au même endroit

JACK VICTOR Kenneth Cole ORVIETO  
 Calvin Klein NAUTICA TOMMY HILFIER

DU COMPLET AU DENIM

**ERNEST.CA**

PARTOUT AU QUÉBEC 1 888 858-5258



## CINÉMA

WHIP IT

## Ça roule pour Drew Barrymore

Drew Barrymore derrière la caméra? Elle en rêvait. C'est chose faite avec *Whip It*, un film de filles fait par des filles et destiné aux filles. Ici, le «girl power» déboule sur les pistes de roller derby alors qu'Ellen Page, qu'on a connue sous le nom de Juno, devient Bliss Cavendar... dite Babe Ruthless. Rencontre avec une drôle de dame.

SONIA SARFATI  
TORONTO

C'était à Los Angeles, l'hiver dernier, lors de la conférence de presse tenue à quelques jours de la sortie de *He's Just Not That Into You*. Drew Barrymore, qui y tenait un rôle et agissait comme productrice, était vêtue d'une robe bleu poudre, ses cheveux étaient gonflés et laqués, ses faux cils très... faux. Bref, elle semblait sortir d'un épisode de *Mad Men*.

À Toronto, où elle venait présenter *Whip It*, sa première réalisation, elle s'est présentée devant les journalistes moulée de gris, fines bretelles roses tombant sur les hanches, nœud papillon sur cou nu, cheveux blonds et lisses frangés de noir.

Drew Barrymore aime être elle. Pas de manière prétentieuse mais de façon ludique. Il y a quelque chose du «jeu» et non du «je» dans sa manière de se présenter. Comme si la petite fille de *E.T.* n'avait pas vraiment grandi et prenait encore plaisir à se déguiser pour... les invités. Mais attention: ce côté enfantin n'est que d'apparence. C'est avec sérieux que la jeune dame approche son métier. Ou plutôt ses métiers.

Elle a grandi devant les caméras. Elle produit depuis plus de 15 ans. «Le but ultime était de réaliser, a-t-elle indiqué. Cette expérience m'a changée à jamais, il n'y a pas de marche arrière possible. J'ai hâte au prochain projet que je réaliserai. J'ai fait une cinquantaine de films et, honnêtement, ce tournage a été

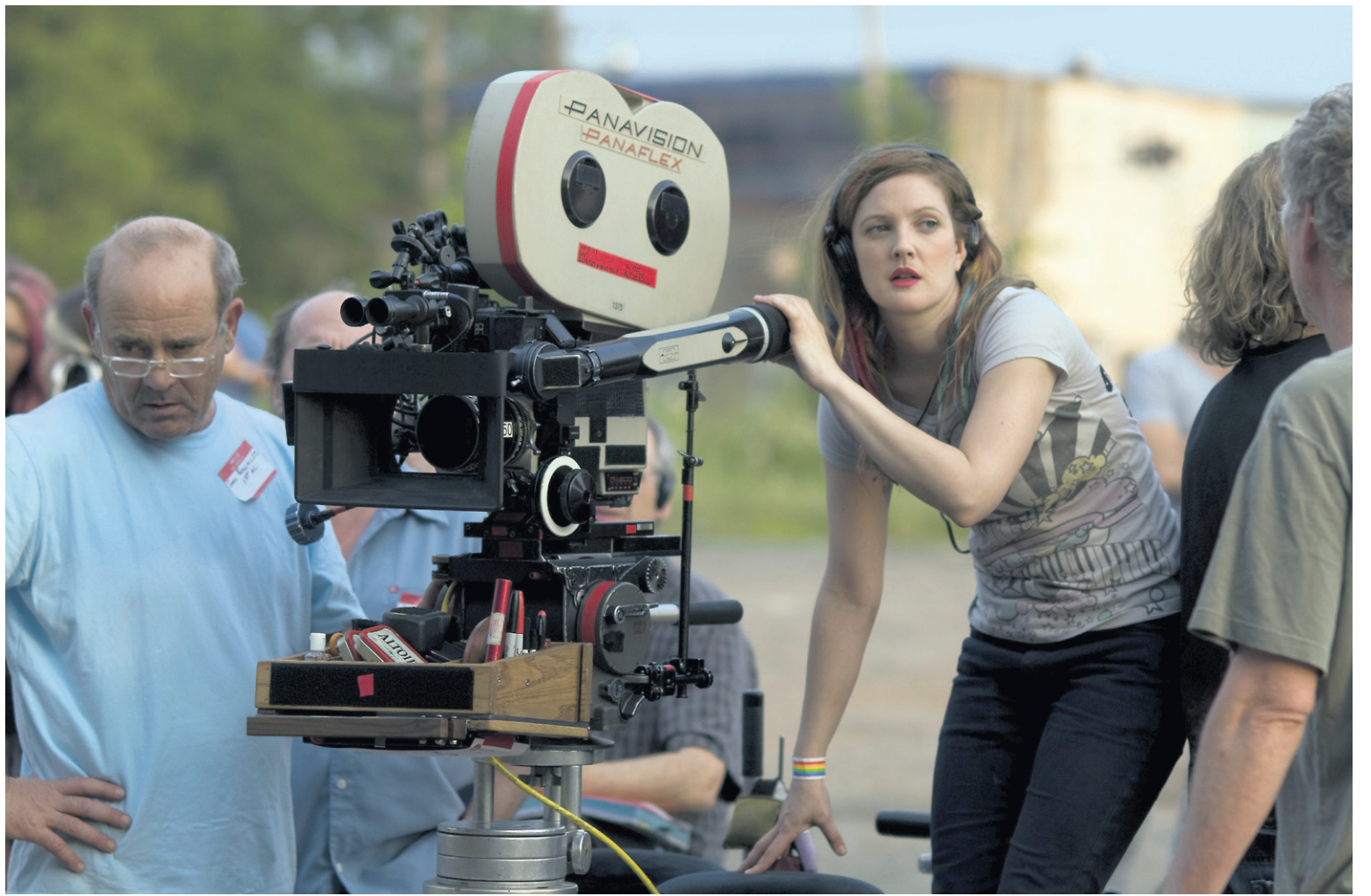
Drew Barrymore en plein travail sur le tournage de *Whip It*.

PHOTO FOURNIE PAR FOX

le plus exceptionnel, le plus enrichissant, le plus inspirant auquel j'ai jamais participé.»

Basé sur le roman partiellement autobiographique de Shauna Cross, membre de l'équipe des Los Angeles Derby Dolls connue sous le nom de Maggie Mayhem, *Whip It* est l'histoire de Bliss Cavendar (Ellen Page), adolescente qui se cherche ailleurs que sur

à cuire. Sur la piste, on veut tuer les adversaires. Une fois la partie terminée, on les aime», raconte Shauna Cross, qui a scénarisé son roman avec Drew Barrymore. «J'ai passé beaucoup de temps avec Shauna, confirme cette dernière, afin d'apporter mes expériences personnelles au récit. J'ai plongé dans mes souvenirs, je me suis rappelé cette époque

la jeune actrice canadienne ne tourne *Juno*.

«Ça été un bonheur de la suivre à travers tout ce qui a suivi la sortie de ce film, poursuit Drew Barrymore. Ellen est une des actrices les plus talentueuses de la planète, elle est jeune, mais en même temps, brillante. C'est une vieille âme, quoi. Et ça servait le personnage: Bliss est la

pleine de bonne volonté mais malchanceuse, qui voit ses efforts «récompensés» par de multiples blessures.

«Il y a eu un temps où le roller derby a été truqué, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui», assure Drew Barrymore qui apprécie de ce sport qu'il permette à des femmes «de tout âge, taille, race, statut économique» de chauffer les patins à roulettes et de s'affronter. Oui, l'activité n'est pas sans danger. La mettre en scène non plus. Surtout quand on refuse de jouer la carte du «faire semblant»: «Je voulais le moins possible faire appel à des cascadeuses. Les gens ne sont pas bêtes et auraient compris immédiatement si je n'avais filmé les actrices qu'en gros plans, pendant les parties.»

Pour parvenir à être crédibles dans leurs personnages, les filles ont donc fait quatre heures de patinage par jour pendant un mois. «Et nous avons porté nos bleus comme des médailles», conclut Drew Barrymore, toute fière de son coup. La gamine était de retour.

*Whip It (Ça roule!)* prend l'affiche le 2 octobre.

«J'ai fait une cinquantaine de films, et ce tournage a été le plus exceptionnel, le plus enrichissant, le plus inspirant auquel j'ai jamais participé.» – Drew Barrymore

la voie que sa mère (Marcia Gay Harden) lui a tracée – et qui est celle des concours de beauté. Elle rencontre un jour, par hasard, les membres d'une équipe de roller derby. Coup de foudre pour le sport et la flamboyance de celles qui le pratiquent. Quelques mensonges plus tard, Bliss parvient à se faire admettre dans l'équipe, où elle devient Babe Ruthless.

«Dans ce sport-là, on a la «permission» d'être athlétique et drôle. Les looks et les noms qu'on prend nous permettent de jouer un rôle, de nous prendre pour des dures

où l'on cherche sa «tribu» et où on a l'impression de ne pas aller dans l'espace qui nous a été «attribué.»

## Femmes d'expérience

Drew Barrymore s'est aussi attachée à la relation mère-fille qui pousse Bliss à quitter le cocon familial. Facile, pour elle, de comprendre combien la pression familiale peut être lourde sur les épaules d'une jeune personne en train de se forger sa propre identité. En cela, elle s'est pleinement identifiée au personnage qu'incarne Ellen Page. À qui elle a proposé le rôle avant que

petite nouvelle dans l'équipe et elle doit prendre sa place, un peu comme Ellen dans le milieu du cinéma.»

D'autant plus qu'elle s'est retrouvée à la tête d'une distribution comptant son lot de femmes d'expérience: Marcia Gay Harden, Kristen Wiig, Juliette Lewis, Zoë Bell, et... Drew Barrymore. «Quand on travaillait le scénario, on faisait comme si Drew ne serait pas devant la caméra, raconte Shauna Cross. Puis, un jour, elle m'a dit: "O.K., on arrête de faire semblant. On sait toutes les deux que je vais jouer Smashley".» Une joueuse

BOYS ARE BACK / Scott Hicks

## Fines émotions

Avec *The Boys Are Back*, Scott Hicks entre dans la tête et le cœur d'un homme en deuil, père de deux garçons. Mais le réalisateur australien ne fait pas pour autant de sentimentalisme. Tête-à-tête avec un passionné qui a le sens de la mesure.

SONIA SARFATI

TORONTO — Les invités du Festival international du film de Toronto peuvent avoir l'impression, par moments, de «faire de la saucisse». Les journalistes se succèdent aux 10 à 15 minutes, pendant des heures. Et des heures. On n'est pas loin du travail à la chaîne, d'un côté comme de l'autre du micro ou du stylo. Quel bonheur, dans de telles circonstances, de passer un moment en compagnie d'un Scott Hicks. La journée tire à sa fin mais l'ouverture d'esprit, la passion et le sourire sont au rendez-vous. Et c'est contagieux.

Parlez-lui des paysages hallucinants dans lesquels il a tourné *The Boys Are Back*, et il s'illumine. «C'est chez moi! En fait, nous avons filmé là, en Australie du Sud, presque par accident: avec le budget que nous avions, c'était l'endroit qui convenait le mieux», fait le réalisateur de *Shine* et de *No Reservations* qui, quand il est derrière la caméra, préfère la mesure aux excès.

Un exemple. Quand il apprend que sa mère va mourir, Artie, 6 ans, demande: «À quelle heure?» Sans plus d'émotion que ça. Pour lui, elle meurt aujourd'hui et sera sur pied demain. Alors, où est le problème? Le problème est pour son père, aux prises avec un deuil et un enfant, lui, aux prises avec une situation qui le dépasse complètement.

«Je veux toucher les gens mais pas les pousser de force vers des émotions, comme s'ils étaient téléguidés.» – Scott Hicks

Il y là matière à sanglots longs, violons et mouchoirs. Mais ce n'est pas dans cette matière-là que Scott Hicks voulait jouer. Pas plus que Clive Owen, sa vedette dans ce drame basé sur le récit autobiographique de Simon Carr, journaliste dont la femme a succombé du cancer en 1994. Il s'est alors retrouvé seul, en

compagnie de ses deux fils avec lesquels il n'avait pas vraiment vécu au quotidien, dans une maison dont il ignorait tout du roulement. Toutes les erreurs possibles, il les a faites. Avant de trouver un nouvel équilibre.

C'est ce que racontait le bouquin. C'est ce que Scott Hicks a mis en image, à partir d'un scénario d'Allan Cubitt pour lequel il a eu le coup de foudre. «J'ai été touché, j'ai ri, aussi. Et j'ai trouvé qu'il y avait là quelque chose de très vrai. D'une vérité que je tenais à conserver. Je veux toucher les gens mais pas les pousser de force vers des émotions, comme s'ils étaient téléguidés.»

Scott Hicks, lui, visiblement, ne l'est pas. Téléguidé. Il aime penser hors des sentiers battus. À preuve: il a imaginé Clive Owen dans la peau d'un homme ordinaire. Le Clive Owen qu'à l'écran, nous avons connu en espion, en roi, en tueur... bref, en plus grand que nature. «Le défi était d'utiliser cette force qu'il dégage et de «l'ouvrir» afin de voir sous la surface. Je sentais qu'il en était capable.» Mais serait-il intéressé? Le scénario a intrigué l'acteur britannique. L'ouverture d'esprit, la passion et le sourire de Scott Hicks ont fait le reste. On l'a dit, ils sont contagieux. La preuve est là, dans le nom de Clive Owen en tête de la distribution de *The Boys Are Back*.

*The Boys Are Back* prend l'affiche le 2 octobre.

☞ LIRE CETTE SEMAINE DANS LE CAHIER ARTS ET SPECTACLES, NOTRE ENTREVUE AVEC CLIVE OWEN

MICHAEL JACKSON:  
**THIS IS IT**

BILLETTS EN VENTE DIMANCHE  
Allez sur [THISISIT-LEFILM.CA](http://THISISIT-LEFILM.CA) pour plus d'information

REPRÉSENTATIONS SPÉCIALES MARDI SOIR 27.10.09

AU CINÉMA PARTOUT MERCREDI 28.10.09

COLUMBIA PICTURES PRÉSENTE EN COLLABORATION AVEC THE MICHAEL JACKSON COMPANY  
PRODUCTION: JONAS JOHAN BRANCA, JOHN MASCIANI  
ET AVEC LIVE ONE FILM DE KENNY ORTEGA «MICHAEL JACKSON: THIS IS IT»  
MUSIC BY RANDY PHILLIPS, KENNY ORTEGA, PAUL GONGSWARD  
THISISIT-LEFILM.CA  
COLUMBIA PICTURES  
KENNY ORTEGA

**LE FILM #1 AU CANADA**

17/08/09

**IL PLEUT DES HAMBURGERS**  
EN 3D  
v.f. de «Cloudy With A Chance Of Meatballs»  
animation IIPleutLeFilm.ca

Voyez la première cinématographique de la bande annonce de «MICHAEL JACKSON: THIS IS IT»

**À L'AFFICHE** Consultez les Guides-Horaires des Cinémas ou Visitez [SonyPicturesReleasing.ca](http://SonyPicturesReleasing.ca)

AU CINÉMA, EN REAL D 3D ET EN IMAX 3D



PHOTO FOURNIE PAR OVERTURE

Quand le documentariste-militant Michael Moore veut des réponses à ses questions, tous les moyens sont bons.

CAPITALISM: A LOVE STORY / Michael Moore

# DÉLIVREZ-NOUS DU MAL

Dans son nouveau brûlot, le réalisateur de *Fahrenheit 9/11* remet en question le système capitaliste. Et propose du même souffle un discours rarement entendu dans le paysage médiatique américain.



MARC-ANDRÉ LUSSIER

Dans la foulée d'une crise financière ayant frappé durement – et de plein fouet – les États-Unis, Michael Moore est allé demander des comptes à ceux qui ont été sauvés du naufrage par le gouvernement américain: les banquiers de Wall Street. L'une des scènes les plus drôles de *Capitalism: A Love Story* montre le célèbre trublion en train de demander conseil à des courtiers à la sortie des bureaux. L'un d'eux lui répond du tac au tac: «Arrête de faire des films!»

La boutade est assez éloquent. Pour son nouveau pamphlet, Moore s'est immiscé dans un monde où il compte très peu d'alliés naturels. Qui, parmi les manitous de la haute finance, a envie de prêter l'oreille aux idées de ce militant de gauche prônant désormais – sacrilège! – le rejet du système capitaliste?

«Quelques semaines après le krach, j'ai réalisé que personne chez nous n'allait oser lancer cette idée, a confié le cinéaste au cours d'une entrevue accordée à *La Presse* au Festival de Toronto. Personne ne veut reconnaître l'évidence: le système capitaliste ne fonctionne pas. Il faut le changer. De là est venue l'idée de ce film.»

Traçant des parallèles avec la Rome antique, Moore s'attarde à démonter la mécanique d'un système qui, à son avis, s'est complètement déréglé au cours des années 80, alors que Ronald Reagan logeait à la Maison-Blanche.

«C'est à cette époque que la classe moyenne a commencé à s'appauvrir au profit d'une infime minorité de riches, explique le cinéaste. Aujourd'hui, c'est pire que jamais. Une toute petite minorité

d'individus se partage la richesse alors que la vaste majorité des gens travaillent au service de ces mêmes individus dans des conditions précaires. Au lieu d'avoir une tarte divisée équitablement entre dix personnes installées autour d'une table, il y a neuf parts qui vont à une personne et les neuf autres se disputent celle qui reste!»

Quand on lui fait remarquer que sa description du capitalisme correspond peut-être à une interprétation prônée plus particulièrement par les Américains, Moore se montre intransigent.

«Le système capitaliste n'est tout simplement pas un bon système à la base, dit-il. À mon sens, il s'agit même d'un système diabolique. Il faut le remplacer par un autre, plus démocratique, plus équitable. Et surtout plus moral! Sinon, je crains que la violence explose. Je ne la souhaite pas, bien au contraire. Mais si nous n'agissons pas, la colère du peuple est tellement grande, tellement profonde, qu'elle peut faire mal.»

## Un chapitre manquant?

Justement, cette colère populaire s'est beaucoup exprimée au cours des dernières semaines à l'occasion du débat sur la réforme des soins de santé. Cet élément n'existe pourtant pas dans *Capitalism, A Love Story*. Le film se termine plutôt sur une note d'espoir avec l'arrivée de Barack Obama au 1600, avenue de la Pennsylvanie. Ce que cette colère, désormais dirigée vers le nouveau président et son administration, révèle de l'état d'esprit dans lequel se trouve une certaine partie du peuple américain, s'affiche ici un peu comme le chapitre manquant d'une histoire en constante évolution.

«Permettez-moi d'être en désaccord avec votre vision des choses, réplique Michael Moore. Il est vrai que la teneur des récents débats est préoccupante. Le fait que la réforme, selon toute vraisemblance,

soit rejetée m'attriste aussi au plus haut point. D'autant plus que ce sujet me tient à cœur. J'ai fait *Sicko* pour ça. Cela dit, il faut comprendre qu'il reste encore chez nous une quarantaine de millions d'analphabètes fonctionnels. Des gens dont le niveau de lecture et d'écriture ne dépasse pas celui d'un élève de quatrième année. Cette partie de la population, mal informée, peut facilement être manipulée. Les ténors de la droite sont d'ailleurs les grands champions dans le domaine de la manipulation. Ils savent se faire entendre.

**«Le système capitaliste n'est pas un bon système. À mon sens, il s'agit même d'un système diabolique. Il faut le remplacer par un autre, plus démocratique, plus équitable. Et surtout plus moral!»**  
– Michael Moore

«Les démocrates, poursuit-il, devraient d'ailleurs prendre exemple sur les républicains et parler aussi fort qu'eux. Mais, comme toujours, ils n'ont pas de colonne. Ils ne tiennent pas non plus les promesses faites pendant la campagne électorale. Le président ne suscite pas l'enthousiasme de ceux qui l'ont appuyé le plus – les tenants de la gauche – parce qu'il cherche constamment le compromis. Or, tu ne peux pas t'emballer pour des compromis. Obama devra imiter Roosevelt s'il veut véritablement s'imposer. Il doit gouverner avec autorité.»

## Une cible

À ceux qui estiment que Michael Moore prêche déjà pour les convertis, le cinéaste fait valoir son statut particulier.

«Pourquoi suis-je autant attaqué d'après vous? Tout simplement parce que je suis l'un des seuls – sinon le seul – militant de gauche à bénéficier d'une large diffusion. Le jour où Noam Chomsky et Naomi Klein – je les admire tous les deux – auront une audience populaire, ils seront attaqués de façon aussi virulente que moi. Je comprends le phénomène. Et je l'accepte. Mais là est bien la preuve que je ne prêche pas seulement aux convertis. Comme mon discours est entendu partout, je deviens «dangereux» aux yeux des gens de la droite.»

– Êtes-vous parfois fatigué d'être une cible?

– Bien sûr. Qui veut cela? Je suis un être humain. Quel est mon crime? De faire des films? D'avoir des idées? De les exprimer? Je n'ai pas de haine en moi. Je n'ai jamais dit, par exemple, que je haïssais George W. Bush. Malgré tout ce qu'on lance contre moi, je continue. Il en va de ma responsabilité de citoyen. Cela dit, je n'accomplirai rien tout seul!»

Même si les dérapages du débat actuel sur la réforme des soins de santé le rendent un peu moins optimiste, Michael Moore n'en garde pas moins l'espoir de voir ses concitoyens remettre en cause un système économique auquel ils semblent pourtant si attachés.

«Je sais, cela peut paraître utopique, dit-il. Mais la chute du mur de Berlin était aussi une utopie. Tout comme la libération de Nelson Mandela et son accession à la présidence de l'Afrique du Sud. Il y a deux ans, personne n'aurait pu croire qu'un homme noir deviendrait le prochain président des États-Unis. J'ai vu l'impossible survenir. J'y crois. Il en va de notre survie.»

**Capitalism: A Love Story**  
(Capitalisme: Une histoire d'amour en version originale avec sous-titres français) prend l'affiche le 2 octobre.



PHOTO FOURNIE PAR OVERTURE

Le cinéaste Michael Moore estime que si on l'attaque autant, c'est qu'il est considéré comme «dangereux» par la droite américaine.



PHOTO FOURNIE PAR OVERTURE

Michael Moore demandant des conseils aux courtiers de Wall Street à leur sortie des bureaux. «Arrête de faire des films!» lui a répondu l'un d'entre eux.

## CINÉMA



PHOTO FOURNIE PAR WARNER BROS

Dans *The Invention of Lying*, Matthew Robinson (à gauche) et Ricky Gervais ont imaginé un monde où le mensonge n'existait pas... jusqu'à ce que quelqu'un l'invente.

## THE INVENTION OF LYING

# La vérité, toute la vérité...

Le titre de *The Invention of Lying* n'est pas un mensonge : on y suit le destin de l'homme qui inventa le mensonge dans un univers où il n'existait pas, et des conséquences de cette « invention ». Ricky Gervais et ses complices nous disent la vérité, toute la vérité sur le sujet.

## SONIA SARFATI TORONTO

Allez, on se fait se fait le coup du détecteur de mensonges à l'occasion de la sortie de *The Invention of Lying*, le premier film que coréalise Ricky Gervais après l'avoir coécrit (ça, il en a l'habitude) avec son complice Matthew Robinson ! Alors, laquelle des trois affirmations suivantes est fautive :

> 1 Ricky Gervais est extrêmement ponctuel : « En fait, je suis toujours à l'avance. Ceux qui sont en retard me semblent ainsi... plus en retard encore. »

> 2 Sur un plateau de tournage, Ricky Gervais ne supporte rien : « Quelqu'un qui écrit, quelqu'un qui lit, quelqu'un qui respire, le bruit des caméras qui tournent, tout me dérange. »

> 3 C'est un épisode de *The Twilight Zone* qui a inspiré à Ricky Gervais l'idée de base de *The Invention of Lying* : « L'émission était diffusée en rafale pendant un week-end

que le comédien en rajoute de lui-même une couche au sujet de tout ce qui peut le distraire quand il tourne.

Enfin, si l'on se fie à ce qui a été dit à la rencontre de presse... ce n'est pas Ricky Gervais (le mensonge était là) mais Matthew Robinson qui a été inspiré par *The Twilight Zone* – de même que par la lecture des écrits de Harlan Ellison. « Ne volez que les meilleurs », a par contre plaisanté celui que l'Amérique du Nord a découvert dans la version originale de *The Office*.

### La vérité toute crue

Alors, cette idée ? Dans une ville clairement... non identifiée, Mark (Ricky Gervais) et Anna (Jennifer Garner) s'apprêtent pour un *blind date*. Il arrive chez elle, elle lui ouvre la porte, légèrement essoufflée. « J'étais en train de me masturber », lui explique-t-elle. Oui, comme ça. Car dans cette ville et cet univers, on dit la vérité, rien que la vérité.

« Au départ, je pensais écrire un sketch sur ces deux

questions à son sujet, qu'on en discute », assure pour sa part Jennifer Garner.

Interrogations, aussi, sur la peur de l'inconnu. C'est une des choses qui ont attiré Rob Lowe quand on lui a proposé le rôle de Brad, l'ennemi juré de Mark. Tous deux écrivent des scénarios pour un studio de cinéma. Mais attention : sans le concept de mensonge, la fiction n'existe pas (!). Les longs métrages consistent donc en de longues dissertations livrées sans fantaisie aucune par des « acteurs » assis sur une chaise – façon cours magistraux. Bref, Brad qui a tout pour lui – le physique, l'ego, le succès – ne peut pas supporter Mark. « Et il le lui dit : "Je ne t'aime pas parce que je n'aime pas ce que je ne comprends pas." Ces quelques mots, dit Rob Lowe, m'ont vraiment éclairé sur la nature du personnage. » Et ont levé le voile, pour lui, sur l'un des propos du film.

Bon, tout cela se fait sur le ton de la comédie. « Ce n'est pas de la propagande mais

« Un monde où vous pouvez mentir et prendre des décisions n'est-il pas finalement préférable à un monde où tout n'est que vérité mais où les gens sont aveugles ? » demande Ricky Gervais.

où j'étais coincé à la maison. L'un d'entre eux se déroulait dans un monde parallèle où le mensonge n'existait pas. Ça m'a donné une idée. »

Alors, le mensonge ? Si l'on se fie à la conférence de presse à laquelle *La Presse* a assisté pendant le Festival international du film où *The Invention of Lying* était projeté, Ricky Gervais est en effet ponctuel : il s'est pointé quelques minutes avant l'heure prévue, son café à la main. « Quand les autres arriveront, regardez tous votre montre... peut-être qu'ils comprennent », a-t-il lancé, en riant, aux journalistes.

Si l'on se fie à Jennifer Garner, aussi en vedette dans le film, « un jour, Ricky s'est mis à râler à propos de "ce gars" qui était sur le plateau. Mais c'était l'assistant qui règle la mise au point de la caméra ! » a-t-elle rigolé avant

inconnus qui se disent, sans nuancer, tout ce qui leur passe par la tête, raconte Matthew Robinson. Puis, j'ai imaginé que ce type "inventait" le mensonge et qu'on pourrait le suivre dans ce qui résulte de la chose. »

Du coup, il y avait assez de matière pour alimenter un long métrage. Et, en sous-texte, poser quelques questions. « Un monde où vous pouvez mentir et prendre des décisions n'est-il pas finalement préférable à un monde où tout n'est que vérité mais où les gens sont aveugles ? » demande Ricky Gervais.

« Mark invente le mensonge par amour pour sa mère : elle a peur de mourir et, pour la rassurer, il lui dit que quelque chose de merveilleux l'attend "après". Il pose ainsi les bases d'une "religion". En ce sens, le film s'interroge sur la foi, et la foi mérite qu'on se pose des

seulement du divertissement », assure Ricky Gervais, maître d'œuvre de cet univers qui porte sa signature et dont le sceau, le mode autodérision, sont reconnaissables entre tous. Et, semble-t-il, attirant pour bien des acteurs : l'un des plaisirs de *The Invention of Lying* est de voir apparaître, parfois très brièvement, une brochette d'acteurs que l'on n'attendait pas là.

« Un soir, Ricky et moi avons attribué des rôles à tous ces gens, sur papier. Et... ils ont tous dit oui », affirme Matthew Robinson. Résultat : de Philip Seymour Hoffman à Edward Norton en passant par Jason Bateman et Tina Fey, ils sont une bonne dizaine à nous surprendre au détour de l'intrigue. Et c'est la vérité.

*The Invention of Lying* prend l'affiche le 2 octobre.

COMMENT SAUVER L'HUMANITÉ  
LORSQU'IL N'Y A QUE VOUS DE VRAI ?

**BRUCE WILLIS**  
**CLONES**  
(Version française de SURROGATES)

TOUCHSTONE PICTURES PRÉSENTE UN PRODUCTION DE MANDEVILLE FILMS UN FILM DE JONATHAN MOSTOW BRUCE WILLIS  
« CLONES » RADHA MITCHELL ROSAMUNO PIKE BORIS KODJOE AVEC JAMES CROMWELL ET VING RHAMES  
MUSIQUE RICHARD MARVIN PRODUCTEURS DAVID NICKSAY ELIZABETH BANKS PRODUIT PAR DAVID HUGERMAN TODD LIEBERMAN MAX HANDELMAN  
D'APRÈS LE ROMAN ROBERT VENDITTI ET BRETT WELDELE SCÉNARIO JOHN BRANCATO & MICHAEL FERRIO RÉALISÉ PAR JONATHAN MOSTOW

MANDEVILLE FILMS G DÉCONSEILLÉ AUX JEUNES ENFANTS PARENTAL STRONG RSD Touchstone Pictures

Pour les cinémas et les horaires, veuillez consulter le répertoire des films.

CLIENTE / Josiane Balasko

# Un film pour les copines

Dans *Cliente*, la femme de 50 ans a une image différente de celle véhiculée habituellement au cinéma. Elle est autonome, bien en maîtrise, ne s'empêtré pas dans ses histoires d'amour, et se paie les services d'un gigolo. Non, mais qui a peur de Josiane Balasko ?

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Quand elle a proposé une première version du scénario de *Cliente* à différents producteurs, Josiane Balasko fut d'abord reçue avec une brique et un fanal.

« J'en ai entendu des vertes et des pas mûres, croyez-moi ! » a rappelé la réalisatrice au cours d'une interview accordée à *La Presse* alors qu'elle était de passage à Montréal un peu plus tôt cette semaine.

« On me disait que le sujet était choquant. Personne ne voulait produire ce film. On m'a aussi souvent demandé si le scénario comportait une part d'autobiographie. J'ai dit non. Du moins, pas encore ! Remarquez, je m'étais fait poser la même question à l'époque de *Gazon maudit*. Dans l'esprit de certaines personnes, une femme ne peut aborder un sujet que si elle le connaît d'expérience ! »

Les fins de non-recevoir successives ont eu l'heur de stimuler davantage l'auteure cinéaste. « Ces réactions, auxquelles je ne m'attendais pas, m'ont convaincue de la pertinence du sujet. J'ai senti que je tenais là quelque chose.



PHOTO IVANOH DEMERS. LA PRESSE

« Plusieurs femmes de ma génération étaient heureuses de voir à l'écran une femme plus mûre dans un autre rôle que celui d'une mère ou d'une grand-mère », a affirmé Josiane Balasko, de passage à Montréal cette semaine.

Comme on voulait de surcroît que je ferme ma gueule, j'ai eu d'autant plus envie d'écrire cette histoire et de la diffuser.»

D'abord publié sous la forme d'un roman, *Cliente* obtient alors des critiques généralement favorables et

livre à l'écran, elle serait ravie d'être ma cliente.»

## Une histoire de solitudes

Un accord avec Nathalie Baye et un succès de librairie plus tard, *Cliente* fut soudainement plus viable aux yeux des producteurs de films.

dans laquelle se retrouvent tant de femmes quand elles atteignent un âge plus mûr.»

La solitude de Judith, l'héroïne du film, semble pourtant heureuse. Avec sa cinquantaine séduisante, sa bonne profession, ses moyens financiers supérieurs, cette directrice d'une

« On me disait que le sujet était choquant. Personne ne voulait produire ce film. »

— Josiane Balasko

se hisse dans la liste des best-sellers.

« Comme Nathalie Baye est une amie, je lui ai fait parvenir un exemplaire du livre, a raconté Josiane Balasko. Elle m'a téléphoné très rapidement en me disant que si jamais j'avais l'intention de porter le

Ironiquement, le scénario qu'a tiré Josiane Balasko de son roman est très près de celui qui les rendait si frileux à l'époque.

« Cette histoire n'a pourtant rien de choquant, a fait remarquer l'auteure cinéaste. Elle aborde plusieurs thèmes. Elle parle notamment de la solitude

émission de téléachat mène sa vie tambour battant. Elle s'offre aussi régulièrement les services sexuels de jeunes hommes, qu'elle choisit en consultant des sites internet spécialisés. Parmi eux, Patrick (Éric Caravaca), un homme très amoureux de sa femme (Isabelle Carré), qui

exerce le métier pour surmonter des difficultés financières.

« Je suis allée consulter ce genre de sites et j'ai été étonnée de constater que les hommes offrant leurs services n'ont rien de top modèles qui font les couvertures des magazines, a expliqué la réalisatrice. À cet égard, les services offerts aux femmes diffèrent grandement de ceux offerts aux hommes à la recherche d'une liaison homosexuelle. On propose plutôt aux femmes de "l'accompagnement". Il n'y a pas obligatoirement d'échanges de services sexuels. Comme bien des femmes de son âge, Judith est arrivée à un point où elle n'a plus nécessairement envie de s'investir dans une relation amoureuse. L'argent établit clairement les marques. Et, dans son cas, simplifie les rapports intimes.»

La prostitution ayant souvent été idéalisée dans le cinéma français, Josiane Balasko dit être ravie d'avoir pris le cliché habituel à contre-pied. Elle ne croit pas non plus avoir cédé à une vision trop romantique du plus vieux métier du monde.

« Bien sûr, Patrick a un peu le type du gendre idéal, a concédé la réalisatrice. Je l'ai voulu ainsi. Il est issu d'une famille typique française ayant du mal à joindre les deux bouts. Pour lui, la prostitution constitue tout simplement un moyen pour se sortir de ses problèmes d'argent. Il aurait tout aussi bien pu "dealer" de la drogue plutôt que son corps. J'ai toutefois tenu à montrer aussi un petit sans-abri qui, lui, exerce le métier parce qu'il n'a pas le choix. Pas à ses yeux en tout cas.»

Point de réactions scandaleuses n'ont en tout cas marqué la parution du livre, pas plus que la sortie du film.

« C'est bien la preuve que le propos n'a rien de choquant, a commenté Josiane Balasko. Plusieurs femmes de ma génération étaient au contraire heureuses de voir à l'écran une femme plus mûre dans un autre rôle que celui d'une mère ou d'une grand-mère. En fait, j'ai fait ce film pour toutes mes copines de 50 ans qui sont seules.»

*Cliente* prend l'affiche le 2 octobre.



TÉLÉ 7 JOURS

“CORPS FRAGILE À L'ESPRIT VORACE  
QU'AUDREY TAUTOU INCARNE  
À LA PERFECTION.  
LE MOT D'ORDRE ÉVIDENT :  
L'ÉLÉGANCE.”

TÉLÉRAMA

“UNE ŒUVRE FORTE, SENTIMENTALE  
ET ATTACHANTE.”

DVDrama

“AUDREY TOUTOU EST CHANEL.”

PREMIÈRE

AUDREY TAUTOU

# COCO CHANEL

AVANT CHANEL  
UN FILM DE ANNE FONTAINE

WARNER BROS. PICTURES CANAL+ HD+ CLU+ CINÉMA Ciné@ 2 cinéma AIRFRANCE / 100% rock 1023 QUARANTE



PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

www.vivafilm.com  
POUR LES HEURES DE REPRÉSENTATIONS

CINÉMA



PHOTO PC

Ben Whishaw et Abbie Cornish incarnent le poète John Keats et sa muse Fanny Brawne.

BRIGHT STAR

# La leçon de poésie

Une femme a inspiré à John Keats le poème *Bright Star*. Jane Campion est devenue amoureuse de leur histoire d'amour. Elle en a fait un film. Elle en parle, en compagnie des interprètes de ce couple qui aurait pu devenir mythique.

SONIA SARFATI

TORONTO — John Keats a dit: «Les poètes ne sont pas poétiques.» Pour Jane Campion, rencontrée à Toronto lors de tables rondes organisées pendant le Festival international du film où elle présentait son nouveau film, *Bright Star*, cela signifie que «moins les poètes ont de personnalité, mieux ils peuvent être un conduit pour les choses, les êtres, les émotions. Un poète n'a donc pas le sens de lui-même, il est un messager».

Et c'est cette vision du poète par le poète qui, entre autres choses, a poussé la réalisatrice de *The Piano* à vouloir devenir... la messagère de l'homme de plume mort à Rome de la tuberculose, en février 1821. Il avait 25 ans. Il était persuadé que sa vie était un échec et que son œuvre disparaîtrait avec lui. «Parce que quand vous êtes un pionnier, vous ne savez pas que vous l'êtes. Vous faites.»

Lui, a fait. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des grands poètes romantiques anglais. Et, aussi, comme l'auteur des lettres d'amour parmi les plus belles qu'un homme ait écrites à une femme. La muse de John Keats s'appelait Fanny Brawne. C'est à travers ses yeux qui se déroulent les

dernières années de vie de l'homme de plume.

Pour les incarner, Abbie Cornish et Ben Whishaw.

La première, que l'on connaît peu, possède «une qualité de rébellion et une ardeur qui collent au personnage de Fanny», assure Jane Campion. Qui, sans faire de la jeune femme un personnage empoussiéré par l'histoire, n'a pas non plus voulu la rendre contemporaine à outrance. La rébellion et l'ardeur de Fanny se vivent de l'intérieur, se cueillent en plongeant dans les yeux et le cœur de la comédienne.

«J'ai fait beaucoup de recherche pour mieux connaître

**«Fanny et Keats vivaient en 1818, mais ça ne fait pour autant pas d'eux des représentants d'une espèce différente. L'évolution ne nous a pas changés à ce point.»**

— Abbie Cornish

tre Fanny et j'ai incorporé ce que j'ai trouvé, compris et appris à ma performance. Mais quand viennent les émotions, c'est moi», raconte Abbie Cornish, qui a été fascinée par cette jeune femme «qui cousait parce que toutes les femmes cousaient à l'époque. Mais, elle, utilisait ce talent pour se créer une image,



FOURNIE PAR TVA FILMS

Plusieurs ont reproché à Jane Campion la lenteur de *Bright Star*. «Vous savez, quand on est jeune, on veut provoquer, on veut secouer, répond la réalisatrice. Et puis, un jour, on s'intéresse au rythme propre au projet.»

pour inventer de nouveaux styles».

Ben Whishaw, lui, que l'on a vu en Jean-Baptiste Grenouille dans *Perfume: The Story of a Murderer* de Tom Tykwer, est «seulement» devenu un expert en John

raconte celui qui n'a par contre pas appris à écrire de la poésie «mais, déjà, manier la plume, ce n'était pas rien».

**Humanité**

Des lettres de Keats, Ben Whishaw a compris combien le jeune homme était... «humain». Se distinguant de la personnalité du poète: lui, écrivait «dans une bulle de transe».

Et c'est cette humanité qui est allée le chercher, comme elle a rejoint Abbie Cornish: «Fanny et Keats vivaient en 1818, mais ça ne fait pour autant pas d'eux des représentants d'une espèce différente. L'évolution ne nous a pas changés à ce point. Donc pour moi, il était très important de rendre l'essence de l'humanité — qui était et est encore la vie, la mort, l'amour — et de la teinter de l'époque où ils vivaient».

C'était le souhait de Jane

Campion qui, au dire de la comédienne et de son partenaire de jeu, a fait là «un film rare, un film très spécial pour nous tous, sans concession aux exigences «commerciales»». D'où la lenteur de *Bright Star*. «Plusieurs l'ont soulignée, certains comme un reproche, admet la réalisatrice. Mais vous savez, quand on est jeune, on veut provoquer, on veut secouer. Et puis, un jour, on s'intéresse au rythme propre au projet.»

Celui de *Bright Star* est un très intérieur. Il bat la mesure de l'intime. Pas un hasard: «L'intimité est quelque chose qui m'a toujours intéressée, poursuit Jane Campion. Pour moi, un film doit se sentir, pas seulement se voir avec la tête.» Un peu comme la poésie, qui se laisse apprivoiser par qui prend le temps.

*Bright Star (Mon amour)* prend l'affiche le 2 octobre.

JEAN-LOUIS LIVI ET JACQUES AUDIARD PRÉSENTENT

**GAGNANT MEILLEUR SCÉNARIO** COMPÉTITION OFFICIELLE FFM 2009

# JE SUIS HEUREUX QUE MA MÈRE SOIT VIVANTE

UN FILM DE CLAUDE ET NATHAN MILLER

VINCENT ROTTIERS SOPHIE CATTANI CHRISTINE CITTI

YVES VERHOEVEN, MAXIME RENARD, SCÉNARIO ALAIN LE HENRY, ADAPTATION ET DIALOGUES CLAUDE ET NATHAN MILLER, D'APRÈS UN ARTICLE ET EMMANUEL CARRÈRE, MONTÉ À PARIS REELS, PREMIÈRE ASSISTANTE VALENTINE OTTIN-GIRARD, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE AURÉLIEN DEVALX, SON JEAN-PIERRE FERRAN, DOROTHÉE CARONNIER, CHEF RÉGÉNERATEUR JEAN-PIERRE ROUÏE-SYVÈRE, CHEF MONTAGE MORGANE SPACONIA, ÉDITEUR RICHARD BOUST, DIRECTEUR DE PRODUCTION CHRISTOPHE DESENÇOS, ADMINISTRATEUR AMANDINE LARTIQUE, MUSIQUE ORIGINALE VINCENT SEGAL, UN COPRODUCTION COMIE FILM, ONLY FILMS FRANCE & CINÉMA ET PAGE 114 AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ DE TPS STAR ET DE FRANCE 3 AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

**À L'AFFICHE DÈS LE MERCREDI 30 SEPTEMBRE!**

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN | CINÉMA Beaubien | CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★

«INTENSE ET TORDU DÉTOUR AMÈNE LE PUBLIC À PASSER PAR TOUTE UNE GAMME D'ÉMOTIONS ET DE REBONDISSEMENTS!»

DENISE MARTEL, JOURNAL DE MONTRÉAL / JOURNAL DE QUÉBEC

LUC PICARD ISABELLE GUÉRARD GUILLAUME LEMAY-THIVIERGE

GPA Films GRANA Productions et LES FILMS CRISTAL présentent un film écrit et réalisé par SYLVAIN GUY

# DÉTOUR

SUZANNE CHAMPAGNE SYLVIE BOUCHER LOUISON DANIS

Produit par MARCEL GIROUX SAM GRANA CHRISTIAN LAROUCHE

www.detour-lefilm.com

**13** PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★

«UN CHEF-D'OEUVRE DE COMÉDIE FINE!»

— The Gazette — Le Point

Karin VIARD Dany BOON Marina FOIS Patrick BRUEL Emmanuelle SEIGNER Christopher THOMPSON

Christine Gosselin & Alain Terzian présentent

# LE CODE A CHANGÉ

un film de Danièle THOMPSON

Marina HANDS Patrick CHESNAIS Blanca LI Laurent STOCKER Pierre ARDITI

Thelma ALTER FILMS TFI M6 X33000 455 Ile de France STUDIO CANAL SEVILLE

**G** PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE! VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉMAS AMC LE FORUM 22

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN | CINÉMA Beaubien | MEGA-PLEX GUZZO | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT MAISON DU CINÉMA | BOUCHERVILLE | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Sandrine Bonnaire Kevin Kline

# JOUEUSE

«Un superbe portrait de femme!»

André Lavoie Le Devoir

STUDIO CANAL métropole

**À L'AFFICHE!**

CINÉMA Beaubien | CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★

C'EST MAGNIFIQUE! TELECINEOBS

★★★★★

ÉMILIE DEQUENNE EST ÉBLOUISSANTE! 20 MINUTES

★★★★★

LA FILLE DU RER EST LE FILM D'UN GRAND CINÉASTE AU PLUS VIF DE SES CAPACITÉS. LES INROCKABLES

ÉMILIE DEQUENNE CATHERINE DENEUVE MICHEL BLANC ROLAND ELKABETZ MATHIEU DEMY NICOLAS DUVAUCHELLE

# LA FILLE DU RER

UN FILM DE ANDRÉ TECHINE

www.lafilledurer-lefilm.com métropole

**G** À L'AFFICHE! CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

# Nettoyage à sec?

## COCO AVANT CHANEL

Film biographique d'Anne Fontaine. Avec Audrey Tautou, Benoit Poelvoorde, Alessandro Nivola, Marie Gillain, Emmanuelle Devos. 1h50.

**Avant Coco, il y a eu Gabrielle. Ses premières amours et la découverte de son extraordinaire talent font l'objet de ce film.**

Film biographique sage, très sage que ce *Coco avant Chanel* d'Anne Fontaine. Si on peut apprécier l'extraordinaire richesse des costumes et des décors, on regrettera toutefois de ne pas en savoir plus sur Chanel.

★★★



PHOTO AP

Dans *Coco avant Chanel*, Audrey Tautou offre une composition qui tranche avec la candeur de ses rôles plus célèbres, mais qui se rapproche de ce qu'est la comédienne dans la vie.

un coin perdu de la France dans une société, disons, peu ouverte à la mobilité sociale, Gabrielle Chanel a réussi à s'imposer parmi les grands de son époque (Morand, Cocteau, Colette, Stravinsky, etc).

Anne Fontaine mise sur les racines de ce destin hors norme pour *Coco avant Chanel*. Pour la réalisatrice de *Nettoyage à sec*, le défi était double: s'initier au genre «biographique» et au film à costume classique; faire un film biographique qui ne

tombe pas dans les travers de l'imitation ou de la «momification». Un défi à moitié relevé.

*Coco avant Chanel* est sans conteste un film très classique, dans sa forme comme dans le soin apporté aux costumes et aux décors. Le film débute par l'abandon de Gabrielle et de sa sœur dans un orphelinat. On les retrouve quelques années plus tard, poussant la chansonnette pour des soldats avinés la nuit, travaillant comme modestes couturières le jour.

*Coco* (Audrey Tautou) croise Étienne Balsan (Benoit Poelvoorde), un aristocrate riche et libertin. Comme le voulait l'époque, elle tente de devenir sa maîtresse pour se faire entretenir. Quand Balsan retourne dans son château près de la capitale, *Coco* s'invite. Il veut en faire sa «geisha». *Coco* observe, et commence à bâtir son propre mythe: elle s'initie à l'équitation, aux soirées avec les «demi-mondaines».

Par touches, Anne Fontaine montre les racines du style Chanel: la simplicité des coupes de ses créations en réaction aux excès du style Belle-Époque; son attirance pour les pochettes «matelassées» qui ont peut-être donné vie à ses célèbres sacs à main; son goût pour le noir, inspiré peut-être par les sœurs.

Les costumes créés par Catherine Leterrier sont sans doute l'un des aspects les plus intéressants du film. Car on regrettera beaucoup que, dans le scénario, *Coco avant Chanel* se montre conservateur. En effet, Chanel étant devenue la femme indépendante, qui refusa les demandes en mariage et accumula les relations plus ou moins raisonnables (son idylle avec un officier nazi a failli lui coûter sa carrière), on peut se demander pourquoi elle est, dans le film, dépeinte principalement dans ses relations aux hommes.

Audrey Tautou offre une composition qui tranche avec la candeur de ses rôles plus célèbres (mais se rapproche de ce qu'est la comédienne dans la vie). Point de travestissement pour Tautou, qui échappe donc au syndrome «momification» qui avait frappé Sylvie Testud et Marion Cotillard dans le passé. L'honneur est sauf!

On a malheureusement le sentiment de passer à côté de Chanel, surtout dans la scène finale allégorique tournée rue Cambon (et l'une des meilleures du film). Chanel, intemporelle, regarde depuis les escaliers les créations qu'elle a faites durant toute sa vie: on touche ici au mythe, mais il est un peu trop tard.

## ANABELLE NICOU

Après Piaf, Coluche, Mesrine, Sagan et avant Gainsbourg, le cinéma français s'est attaqué à l'une des plus célèbres figures du XX<sup>e</sup> siècle, Coco Chanel. Sa maison est encore aujourd'hui l'un des fleurons de la haute couture française, une marque aussi que s'arrachent les «fashionistas» à prix d'or. Si l'on connaît la femme Chanel, connaît-on vraiment la femme derrière Chanel?

Force est de constater que – pour notre part en tout cas – non. Le destin de Gabrielle Chanel prête toutefois à la romance, puisque, née dans

# Souviens-toi...

## FAME

Comédie musicale réalisée par Kevin Tancharoen. Avec Naturi Naughton, Asher Book, Kherington Payne, Paul McGill. 1h46.

**Quatre ans de la vie de jeunes chanteurs, danseurs et comédiens de la High School of Performing Arts de New York.**

Un calque du film d'Alan Parker. La profondeur en moins.

★★★

## MARC-ANDRÉ LUSSIER

Cette nouvelle mouture de *Fame* tire son inspiration du scénario original qu'avait écrit Christopher Gore il y a pratiquement 30 ans, lequel avait été alors porté à l'écran par

le cinéaste britannique Alan Parker. La précision est importante. La série télévisée des années 80, élaborée dans la foulée du succès du film, reste ainsi bien rangée au rayon des souvenirs.

Surtout, le *Fame* nouveau est bien plus qu'«inspiré» du *Fame* ancien: il s'agit d'un calque. Bien entendu, il y a des différences. Notamment dans l'identité des personnages à qui arrivent certaines aventures, mais la structure du récit est exactement la même. Il s'agit à la fois de la force et de la faiblesse de ce long métrage dont Kevin Tancharoen, un jeune chorégraphe, assure la réalisation. Comme la majorité des jeunes vedettes de son film, ce dernier n'était d'ailleurs pas encore né au moment de la sortie du film de Parker.

À l'actif du *Fame* 2009, une

volonté évidente de respecter l'esprit de l'œuvre originale, notamment en regard des efforts que doit mettre un individu pour faire mûrir un talent de nature artistique. Or, le contexte dans lequel évoluent les jeunes artistes a bien changé

Devant ses nouveaux élèves, cette dernière évoque en effet les «voies plus faciles» pour atteindre rapidement le «succès». Cette réalité, véhiculée par le phénomène des télé-réalités et des multiples émissions consacrées aux «nouveaux talents», ne semble avoir aucune emprise dans le contexte du film.

Des milliers de candidatures reçues, le «PA» n'en retient que 200. Le récit s'attarde ainsi au parcours de quelques-uns de ces

les coins un peu plus rond. Aucun personnage n'a l'occasion de se distinguer vraiment, le cinéaste préférant les effleurer sur le plan psychologique plutôt que d'en dessiner véritablement les profils. Le constat est d'autant plus frustrant que la matière première – des gens de talent en pleine formation – est très riche. Or, l'ensemble manque singulièrement de profondeur.

En revanche, Tancharoen a visiblement le sens du spectacle. Les numéros musicaux, sans aucun fla-fla, sont filmés avec énergie mais sans esbroufe. Des musiques originales, seule la ballade *Out Here On My Own* (créée à l'époque par Irene Cara) a survécu. Tous les autres numéros – fort bien exécutés au demeurant – sont inédits. La célèbre chanson du film peut par ailleurs être entendue pendant que défile le générique à la fin.

Le *Fame* nouveau est certes divertissant. Mais on attendait quand même une vraie lecture.

**Le Fame nouveau est certes divertissant. Mais on attendait quand même une vraie relecture.**

depuis 30 ans. Notre conception collective de ce qu'est la notoriété aussi. Pourtant, le scénario n'aborde pas vraiment cet aspect des choses, sinon par le biais d'un petit laïus livré au début par la directrice de la High School of Performing Arts (Debbie Allen, dont le nom est associé à *Fame* depuis toujours).

privilegiés, depuis leur première audition jusqu'au spectacle de fin d'études quatre ans plus tard.

Si les archétypes sont parfaitement identiques à ceux qu'on trouvait dans le film de Parker, force est toutefois de constater que Tancharoen a préféré tourner parfois

**PANDORIUM**  
Version française québécoise  
MÉFIEZ-VOUS DU FUTUR

À L'AFFICHE DÈS AUJOURD'HUI!

«L'ŒUVRE MAÎTRESSE DE MICHAEL MOORE: LE DOCUMENTAIRE LE PLUS IMPRESSIONNANT DE SA CARRIÈRE.»  
TIME

UN FILM DE MICHAËL MOORE  
**LE CAPITALISME: UNE HISTOIRE D'AMOUR**

version originale anglaise avec sous-titres français de *Capitalism: A Love Story*

À L'AFFICHE DÈS LES 2 OCTOBRE!

PLUS DE 10 000 000 \$ AU BOX-OFFICE!

MICHEL CÔTÉ LOUIS-JOSÉ HOUDE RÉMY GIRARD

★★★★★  
JOURNAL DE MONTRÉAL

**DÉPÈRE EN FLIC**

UN FILM RÉALISÉ PAR ÉMILE GAUDREAULT

SCÉNARIO ET DIALOGUES ÉMILE GAUDREAULT ET IAN LAUZON  
PRODUIT PAR DENISE ROBERT DANIEL LOUIS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

★★★★★  
«LE FILM LE PLUS PERSONNEL DE TARANTINO: SON ŒUVRE MAÎTRESSE.»  
KEVIN LAPORÉ, VOIR

★★★★★  
«TOUT CE QUE L'ON AIME DES FILMS DE TARANTINO, ET MÊME PLUS, BRAD PITT ET ELI ROTH SONT DE PRODIGES. «BÂTARDS», SUBLIMES PERFORMANCES DE MÉLANIE LAURENT ET DIANE KRUGER. UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE.»  
ELIZABETH LEPAGE-BOILY, CINOCHÉ.COM

★★★★★  
«DU GRAND CINÉMA.»  
NATALIA WYSOCKA, 24 HEURES

FESTIVAL DE CANNES  
CHRISTOPH WALTZ  
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE 2009

★★★★★  
«SUFFISAMMENT DE SCÈNES JOUISSIVES POUR MÉRITER SA PLACE PARMI LES FILMS IMPORTANTS DE 2009.»  
CÉDRIC BELANGER, LE JOURNAL DE QUÉBEC

**LE CMMANDO DES BÂTARDS**  
LE NOUVEAU FILM DE QUENTIN TARANTINO  
Version française de *INGLORIOUS BASTERDS*

THE WEINSTEIN COMPANY

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

DES PRODUCTEURS TIM BURTON ET TIMUR BEKMAMBEV

★★★★★  
«VISUELLEMENT EXTRAORDINAIRE ET PLEIN DE SUSPENSE!»  
STAR MAGAZINE

«L'EXPÉRIENCE EST FORTE, MAGNIFIQUE, POIGNANTE PAR MOMENTS, TERRIFIANTE PAR D'AUTRES.»  
SONIA SARAÏ, LA PRESSE

**NUMERO**

«L'AMBIANCE EST SUBLIME.»  
MARTIN GIGNAC, L'ÉCUMÉLACA

«EXTRAORDINAIRE.»  
AT THE MOVIES

«ENVOYANT.»  
CHICAGO SUN-TIMES

SCÉNARIO DE PAMELA PETTLER  
RÉALISÉ PAR SHANE ACKER

FOCUS FEATURES  
www.9themovie.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

★★★★★  
«SURPRENANT ET TOUCHANT.»  
LE JOURNAL DE QUÉBEC

SEXE, POPSICLES ET ROCK N'ROLL  
DÉCOUVREZ LE RÉALISATEUR DE QUÉBEC-MONTRÉAL ET HORLOGE BIOLOGIQUE À L'ÂGE DE 11 ANS.

«DIALOGUES SAVOUREUX, FORMIDABLE JEAN-CARL BOUCHER. UN GRAND CRU!»  
CLAUDE DESCHÊNES, RADIO-CANADA

«CHRONIQUE D'ÉPOQUE, À LA FOIS DRÔLE, ORIGINALE ET TOUCHANTE: TOUS LES INGRÉDIENTS DU FEEL GOOD MOVIE.»  
NORMAN PROUDHON, LE SUIVIR

«UN VOYAGE DANS LE TEMPS TOUR À TOUR DRÔLE, TENDRE ET TOUCHANT. JEAN-CARL BOUCHER S'AFFIRME COMME LA GRANDE RÉVÉLATION DU FILM.»  
MARVIN DUMAS, VOIR

«UNE ŒUVRE QUI FAIT DU BIEN.»  
MARTIN GIGNAC, L'ÉCUMÉLACA

«JE ME SUIS RETROUVÉ DANS CETTE CHRONIQUE INITIATIVE DOUCE-AMÈRE, TENDRE ET ATTACHANTE.»  
MARC CASSIN, LA PRESSE

«QUEL FILM GÉNÉRAL! SANDRINE BISSON ABSOLUMENT EXTRAORDINAIRE. VOUS ALLEZ RIRE BEAUCOUP!»  
DANIEL D'ARNAULT, SAULT-DU-QUEBEC

**1981**

UN FILM DE RICARDO TROGI  
UNE PRODUCTION DE NICOLE ROBERT  
AVEC JEAN-CARL BOUCHER

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!



# Le déclin de l'empire américain



MARC  
CASSIVI  
CHRONIQUE

Michael Moore s'attaque de front au capitalisme. *Capitalism: A Love Story*, qui doit prendre l'affiche vendredi, est l'aboutissement de 20 ans d'un cinéma engagé, depuis *Roger & Me*, à dénoncer les dérives d'une société américaine sans compassion pour les laissés-pour-compte. La méfiance d'une majorité d'Américains à l'égard de l'universalité des soins de santé en est la plus récente démonstration.

Comme *Sicko*, son plus récent film, qui traitait justement de ces dizaines de millions d'Américains sans assurance médicale, *Capitalism: A Love Story* est une variation sur le thème fétiche de Michael Moore, les conséquences désastreuses du capitalisme sauvage. Un *Profit Over People* de Chomsky à la sauce Moore: narration ironique, images d'archives très riches, reportages et entrevues intercalés dans un documentaire tragico-comique d'une redoutable efficacité, à pleurer et à crouler de rire.

On le souligne trop rarement: le montage de ses films donne toute sa personnalité au cinéma, fait de contrastes et

d'effets comiques, de Michael Moore. Aussi, on s'amuse beaucoup d'entrée de jeu à ce parallèle établi entre l'Empire romain en déliquescence (images d'un vieux film historique destiné à des étudiants) et l'Amérique désolante de l'ère Bush fils (dont «l'empereur» serait Dick Cheney, selon Moore).

**La démarche de Michael Moore n'est pas celle d'un journaliste, soucieux de livrer une information équilibrée, mais celle d'un cinéaste engagé, conscient du pouvoir des images.**

Le cinéaste s'intéresse en particulier cette fois-ci à tous ces Américains qui ont perdu récemment leur maison, floués par des institutions pratiquant des taux usuriers (qu'il assimile à la mafia). Il s'attaque aussi aux jeux de coulisses politiques ayant mené au scandale des primes aux cadres de grandes entreprises, à même l'argent des contribuables.

« Il n'y a plus de juste milieu entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien », déplore un homme qui vient d'être évincé de sa maison. En revanche,

un «vautour» de l'immobilier floridien se réjouit des occasions d'affaires que représentent toutes ces résidences saisies par la justice.

Michael Moore retrace les premiers réels dérapages du capitalisme américain aux années au pouvoir de Ronald Reagan, perçu par le documentariste comme un pantin des grandes entreprises à la Maison-Blanche. «Pour la justice et la dignité, rien de mieux que le capitalisme», dira plus tard son fils spirituel, George W. Bush.

Moore, on s'en doute, n'est pas de cet avis. Sa charge anticapitaliste est cinglante, drôle et rafraîchissante, dans un

forcée – et superflue – sur l'antinomie entre chrétienté et capitalisme. «Le capitalisme est un péché», dit un prêtre. «Il est immoral», déclare un autre. Lorsque sa mission prend des airs messianiques, la parole de Moore porte moins. D'autant plus qu'il prêche déjà aux convertis.

Le plus célèbre des documentaristes a beau être un pamphlétaire manichéen prompt à quelques raccourcis intellectuels, il a beau être un manipulateur racoleur qui tourne les coins ronds, s'éparpille et ne s'embarrasse d'aucun scrupule, il a beau offrir, en toute mauvaise foi, une vision étriquée de la

mauvaise foi) pour lui reprocher son parti pris, même s'il aurait sans doute intérêt à être plus nuancé.

Les intentions de Michael Moore, comme toujours, restent nobles. Il en veut en particulier aux grosses légumes de Wall Street, ce «casino insensé», et aux politiciens corrompus qui ont profité de la crise financière afin de s'enrichir au détriment de la population. Il les accuse d'avoir bradé les valeurs américaines et d'avoir bafoué l'essence même de la démocratie.

«Je refuse de vivre dans un tel pays. Et je ne suis pas près de partir», annonce le cinéaste, dont le film est aussi une ode au syndicalisme et un hommage à toutes ces entreprises qui osent revoir à petite échelle le modèle capitaliste traditionnel.

La puissante charge de Moore se fait inspirante et émouvante, au final, lorsqu'il est question du rêve de Franklin D. Roosevelt, mort avant d'avoir pu réaliser son «deuxième Bill of Rights». FDR souhaitait garantir à tous les Américains un travail convenablement rémunéré, à des conditions décentes, ainsi qu'une éducation et un accès à des soins de santé gratuits. Les États-Unis, même à la lueur de l'espoir de l'élection de Barack Obama, en sont encore cruellement loin.

Pour joindre notre chroniqueur: marc.cassivi@lapresse.ca

## TRAILER PARK BOYS: COUNTDOWN TO LIQUOR DAY



PHOTO FOURNIE PAR ALLIANCE FILMS

### Misère...

Roulottes déglinguées, quelque part au Canada. Petites magouilles, plans bancals pour se sortir de la dèche, quotidien de «cour à scrap», plans de pot dissimulés entre les bouteilles de «fort»... Le monde des «Trailer Park Boys», paraît-il, en fait marrer plusieurs. Adapté de la série canadienne diffusée sur le réseau Showcase, sorte de *Bougon* anglos, *Trailer Park Boys: Countdown to Liquor Day* réunit Ricky, Julian et Bubbles, les protagonistes paumés créés par Mike Clattenburg. Entre les ambitions et déboires de Jim Lahey, le patron du «parc à roulottes», on assiste aux tribulations burlesques des trois amis ridicules. Après que leur projet d'atelier de réparation de voiture tombe à l'eau, les boys s'embourbent dans la dérive. L'un, bourru débile aux fonds de bouteilles, obsédé par la race féline, perd la garde de ses chatons et développe une relation ambiguë avec une assistante-vétérinaire. Les deux autres ne mènent guère des activités plus édifiantes, en cédant à l'attrait du crime facile. Mais bon, on imagine bien que la raison d'être de *Trailer Park Boys...* ne réside pas dans la finesse de son intrigue. L'on consacre beaucoup, beaucoup, beaucoup de pellicule à dépeindre le bordel ordurier du lieu, les coutumes douteuses de leurs habitants, leurs débauches, leur misère risible... Peut-être faudrait-il y lire une critique sociale. Peut-être faut-il être sous l'influence d'une drogue quelconque pour comprendre. Mais le film, regardé objectivement, n'invite pas à fournir l'effort d'une réflexion. Ni même à rigoler de la débilite de ces pitres paumés. De sorte qu'en sortant de *Trailer Park Boys...*, on a juste une envie: empoigner une bouteille de «fort», pour oublier...

– Sylvie St-Jacques

★ 1/2

## PANDORUM



PHOTO FOURNIE PAR ALLIANCE FILMS

### Perdu dans l'espace

Avions-nous vraiment besoin de cet autre sous-produit bricolé par des professionnels de la technique qui n'entendent rien à l'art? *Pandorum*, réalisé par Christian Alvart et récupérant Dennis Quaid, pioche dans *Alien* et *Aliens* sans aucune gêne, comme si les chefs-d'œuvre de Ridley Scott et de James Cameron appartenaient au domaine public. Et ce spectacle d'horreur et de science-fiction, quoique divertissant, semblable à un jeu vidéo, fait honte au cinéma de genre. On se croirait dans un «bon film» d'Uwe Boll, et ce n'est pas un compliment. Des gens sont coincés dans un immense vaisseau spatial à peine éveillés d'une longue période de cryogénéisation. Ils ont perdu la notion du temps. Certains sont atteints d'une étrange maladie (le «Pandorium» du titre) qui les rend paranos et agressifs. On comprendra vite que le vaisseau est envahi par d'horribles créatures. Et s'ensuivront d'interminables courses-poursuites dans les couloirs sombres aux planchers de grillages, avec comme fond sonore des bruits métalliques, des sirènes d'alarme et une musique techno «industrielle» appropriée à ce genre de série B qui n'aurait dû connaître qu'une distribution en salle vraiment obscure.

Aleksi K. Lepage, collaboration spéciale

★★

PRÉSENTATION SPÉCIALE  
**CE SOIR**  
ASSISTEZ AU FILM ET RECEVEZ GRATUITEMENT UN CHANDAIL\*

«DIABOLIQUEMENT DRÔLE.»  
Karen Durbín, ELLE

ELLEN PAGE  
**WHIP IT**  
(VERSION ORIGINALE ANGLAISE)

WHIP-IT.NET

\*Un chandail par personne. L'offre est valable sur une base de premier arrivé, premier servi, jusqu'à épuisement des stocks.

PRÉSENTATION SPÉCIALE CE SOIR À 19H00  
AMC THEATRES CINEPLEX ENTERTAINMENT CINEPLEX ENTERTAINMENT CINEPLEX ENTERTAINMENT  
FORUM COLISÉE KIRKLAND COLOSSUS LAVAL BROSSARD

À L'AFFICHE DANS LES CINÉMAS DÈS LE 2 OCTOBRE

**Fame**  
La Fière des planches (VERSION FRANÇAISE)

RÉVEZ-LA  
MÉRITÉZ-LA  
VIVEZ-LA

GENERATION **Fame**.COM

Bande sonore originale maintenant disponible!

Procurez-vous les saisons 1 et 2 de Fame maintenant disponibles sur DVD

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE DANS LES CINÉMAS

« MON AMOUR EST L'UN DES FILMS ROMANTIQUES LES PLUS ÉMOUVANTS DE TOUTE L'HISTOIRE. »  
Los Angeles Times

« LE FILM DE JANE CAMPION LE PLUS ENVOÛTANT DEPUIS LA LEÇON DE PIANO. »  
MARIE CLAIRE

« UNE HISTOIRE D'AMOUR SOMPTUEUSEMENT FILMÉE. »  
The New York Times

« PARMIS LES PLUS GRANDES PERFORMANCES D'ACTEURS DE LA DÉCENNIE. »  
**straight**

« LE FILM DE CAMPION DEVIENDRA L'ÉNORME SUCCÈS TANT ATTENDU... »  
NATIONAL POST

« UN PLAISIR DÉLECTABLE. »  
ELLE

ABBIE CORNISH BEN WHISHAW

**Mon Amour**  
VERSION FRANÇAISE DE BRIGHT STAR  
UN FILM DE JANE CAMPION

LA PREMIÈRE FLAMME NE S'ÉTEINT JAMAIS.

www.brightstar-movie.com www.tvfilms.com

À L'AFFICHE DÈS LE 2 OCTOBRE





## CINÉMA

## CINÉMA QUÉBÉCOIS

ANABELLE NICOU

## CAMERON BAILEY PRÉSIDE LE JURY DU FNC

Le codirecteur du TIFF présidera le jury du 38<sup>e</sup> FNC. Lucie Amyot, directrice de la programmation cinéma de la télévision francophone de l'Ontario, Mario Fortin, le président-directeur général du cinéma Beaubien et les réalisateurs Kim Masee et Kim N'Guyen devront décerner les prix aux films présentés en compétition. Le FNC se déroulera à Montréal du 7 au 18 octobre. Tous les renseignements sur les films et la programmation: [www.nouveaucinema.ca](http://www.nouveaucinema.ca)

## FIN DU LITIGE CINÉ-CLUBS-APCCQ

Le conflit entre les ciné-clubs et les salles commerciales du Québec s'est soldé par une entente. Les salles de ciné-clubs s'étaient en effet vu retirer l'an dernier la possibilité de diffuser des films avant que leur vie commerciale ne soit terminée. Pour les régions, où l'offre cinématographique n'est pas toujours diversifiée, le conflit avait été un coup dur. Louis Dus-sault, de K-Films Amérique, avait alors vivement critiqué la position de l'APCCQ. Les choses sont apparemment revenues à la normale.

PRENDS ÇA COURT PRÉPARE SON 10<sup>E</sup>

Prends ça court soufflera ses 10 bougies pendant le FNC, lors d'une soirée spéciale le 9 octobre prochain. On pourra découvrir pour la première fois à Montréal *Le technicien*, de Simon-Olivier Fecteau; *Les mots*, d'Ivan Grbovic; *La belle au verre de lait*, de Felix Rocque; *King Chicken*, de Nicolas Bolduc, avec Fanny Malette; *Jour sans joie*, de Nicolas Roy; *La vie commence*, troisième court métrage d'Émile Proulx-Cloutier, ainsi que le premier film de la comédienne Hélène Florent, *Léger problème*. Les billets seront en vente dès le 3 octobre. Renseignements: [www.nouveaucinema.ca](http://www.nouveaucinema.ca).

Simon-Olivier Fecteau  
PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE



Dans *Un pays sans bon sens*, Pierre Perrault explore la notion de nation.

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE



Sa recherche sur l'identité a amené Pierre Perrault jusqu'à *L'Acadie l'Acadie ? ! ?*

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

## COFFRET PIERRE PERRAULT

## L'IDENTITÉ RETROUVÉE

L'Office national du film lance quatre nouveaux coffrets réunissant 15 films du cinéaste et poète Pierre Perrault, disparu il y a 10 ans. L'initiative fait suite à la parution d'un premier coffret sur la trilogie de l'Île-aux-Coudres, paru en 2007.

## MARIO CLOUTIER

Revoir tout Pierre Perrault, c'est remonter le fil québécois du temps, à travers ses gens et leur parole. C'est retrouver l'identité québécoise dans l'eau du fleuve, la terre abitibienne, mais aussi en France et en Acadie. Pierre Perrault nous parle encore aujourd'hui.

«Les questions qu'il pose demeurent actuelles: qui sommes-nous, où allons-nous?» estime Carol Faucher, analyste à la Conservation à l'ONF.

Il a dirigé le travail de recherche et de remasterisation en haute définition des 18 films de Pierre Perrault qui se retrouvent désormais en cinq coffrets DVD. Cette semaine,



PHOTO ARCHIVES LA PRESSE  
Pour la suite du monde, film fondateur du cinéma québécois, de la trilogie de l'Île-aux-Coudres.

après la trilogie de l'Île-aux-Coudres parue en 2007, l'ONF a lancé les coffrets deux et trois. Les deux derniers seront disponibles d'ici la fin de l'année.

«Ce sont des films contemporains en raison de leur poésie, poursuit Faucher. Perrault travaille à partir du réel, mais il lui donne un souffle poétique qui lui fait traverser le temps. C'est une oeuvre universelle.»

La directrice des services français de l'ONF, Monique Simard, abonde dans le même sens en indiquant qu'elle se sent «toujours aussi comblée de revoir ces films des années 60 et 70 aujourd'hui».

Parmi les nouveaux films

qui seront disponible en DVD d'ici Noël, on retrouve: *Un pays sans bon sens !*, *L'Acadie l'Acadie ? ! ?*, *Un royaume vous attend*, *La bête lumineuse* et *La grande allure*. Tous les films ont été sous-titrés en anglais pour la première fois. Une vingtaine de suppléments, dont plusieurs inédits, 80 articles et une centaine de photos complètent la collection Perrault.

Aux yeux du commissaire de l'ONF, Tom Perlmutter, les cinq coffrets inspireront les générations futures puisqu'ils sont le fruit d'un «grand explorateur du territoire et de l'âme québécois» qui a fait partie, avec le cinéma documentaire direct, d'une véritable «révo-

«Pierre Perrault est aussi important en documentaire qu'Orson Welles en fiction.»

lution cinématographique».

«Les équipes de l'ONF ont réalisé un travail titanesque pour lui rendre hommage, a-t-il expliqué. Pierre Perrault est aussi important en documentaire qu'Orson Welles en fiction.»

Au cours des ans, parmi les stagiaires de Pierre Perrault

lors de ses tournages souvent «épiques», on retrouve les cinéastes Stéphane Drolet et Denis Villeneuve.

«Pierre m'a chicané quand je lui ai dit que je voulais faire de la fiction, raconte ce dernier en riant. C'est notre grand cinéaste de l'identité et du territoire, c'est lui qui les a le mieux fouillés.»

Stéphane Drolet souligne que le documentariste traitait tout le monde «d'égal à égal». «C'était quelqu'un de simple, chaleureux et convivial», dit-il.

Petite-fille d'Alexis Tremblay, personnage central de la trilogie de l'Île-aux-Coudres, Francine Tremblay

## TROIS INCONTOURNABLES

## Pour la suite du monde (1963)

Premier long métrage documentaire de cinéma direct. Coréalisé avec Michel Brault, ce chef-d'oeuvre représente un vibrant hommage à la parole et à la mémoire, celles d'Alexis Tremblay, notamment, personnage central de la trilogie de l'Île-aux-Coudres, comprenant aussi les films *Le règne du jour* et *Les voitures d'eau*.

## Un pays sans bon sens! (1970)

Film-essai poétique et politique sur l'identité nationale. Perrault prend la parole et questionne une foule d'anciens et de nouveaux personnages, sur la langue, la culture et l'appartenance au pays. Un film à voir et revoir, beaucoup plus édifiant que la commission Bouchard-Taylor.

## La bête lumineuse (1982)

Documentaire sur la chasse à l'original... et à l'homme. Perrault plonge profondément dans le bois avec un groupe de chasseurs pour en ressortir avec un film explorant l'âme et l'homme québécois. L'urbain rencontre le rural, l'ancien rencontre le moderne et le cinéaste, un sujet troublant.

## Une année avec les hommes à louer

## HOMMES À LOUER

Documentaire de Rodrigue Jean.

Pendant un an, le réalisateur rencontre des jeunes hommes de la rue. Un portrait sans clichés de la prostitution masculine à Montréal.

Rodrigue Jean s'est battu pour imposer sa vision du film: le film montre l'évolution du rapport des jeunes hommes à l'équipe et à eux-mêmes.

★★★★

## ANABELLE NICOU

Enfin. Après deux ans d'après négociations avec ses producteurs, Rodrigue Jean peut enfin présenter son *Hommes à louer*. Fruit d'entretiens menés sur un an avec une dizaine de jeunes prostitués de Montréal, *Hommes à louer*

est le portrait sans clichés de cette jeunesse.

D'abord, l'approche. En septembre, mois où commence le film, le réalisateur laisse les hommes parler de leur «première fois». Moment charnière auquel ils arrivent à l'issue d'un trajet de vie déjà chargé. «C'est un moyen de faire de l'argent rapide: au début c'est dégradant, après tu t'adaptes», lâche l'un de ces jeunes hommes.

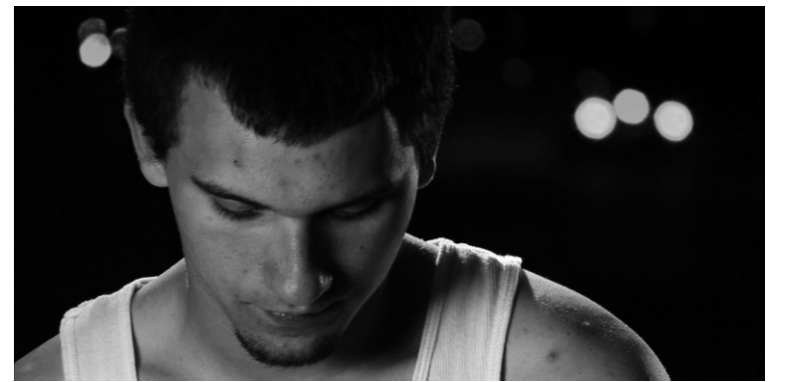
Après l'automne, l'hiver. Les entretiens laissent entrevoir le «métier» dans ses aspects les plus pratiques, puis leur passé. Peep-shows et drogues à 12 ans, le ballottage du centre d'accueil à la rue, puis la consommation et le statut, sans fard: «Chus au boutte», dit l'un d'eux, épuisé par le cercle vicieux qu'est sa vie.

La caméra, d'abord fixe, filmant les hommes assis, se rapproche peu à peu de leur

visage. Le lien de confiance est là: et eux s'ouvrent, se laissent aller, arrivent gelés ou battus devant le réalisateur. Ce qui frappe dans la deuxième partie du film, c'est l'extrême lucidité des jeunes sur eux-mêmes.

«Je veux pas avoir une vraie job: la première paie que je vais avoir, elle va finir dans mon bras», croit l'un d'eux. Un autre homme, littéralement hanté chaque nuit par des visions de mort, demande au réalisateur s'il lui déjà arrivé de rêver de Jésus. Puis, décrivant son penchant suicidaire, conclut dans un lapsus: «La mère, la mort, m'intéresse, mais me fait peur aussi.»

De l'intérieur, de leurs rêves comme de leurs cauchemars, les jeunes parlent. Et laissent aussi témoigner leurs corps, montrant les traces d'injection qui s'effacent au bout de quelques jours; montrant les



Les «hommes à louer» du film de Rodrigue Jean se sont dévoilés avec sincérité et lucidité.

PHOTO FOURNIE PAR L'ONF

cicatrices, bleus, et autres souvenirs d'un passage à tabac administré par un dealer. «Pourquoi je consomme? Tout le monde a une raison, mais on ne veut pas y penser», analyse l'un d'entre eux.

L'extrême finesse du film tient dans le rapport qu'établit Rodrigue Jean avec ces hom-

mes de la rue. Parce qu'il ne prend que ce qu'ils lui donnent, parce qu'il se met aussi dans une position plus que sociologue que du journaliste en quête de sensations fortes, Rodrigue Jean les laisse se dévoiler et venir à lui. Un documentaire d'une grande force, et d'une grande sobriété.